

TUBERCULOSE ET SANTÉ

Mes idées sur la tuberculose

D^r Charles Fouqué (Extrait) (1)

Rappelons, en effet, et cela dès le début, qu'il n'y a pas une tuberculose, mais des tuberculeux. Les physiologues ne semblent pas avoir la moindre idée de ce fait, de même que de ces autres faits sur lesquels je reviens perpétuellement, au risque d'avoir l'air de rabâcher ;

La tuberculose est une maladie générale et non une maladie locale.

La tuberculose est une maladie de terrain et non de bacille.

La tuberculose est une maladie générale, c'est-à-dire, susceptible d'atteindre l'individu dans n'importe quelle partie de son organisme, parce qu'elle a son point de départ, non pas dans tel ou tel organe ou viscère, mais dans l'intimité cellulaire la plus profonde, l'intimité en quelque sorte humorale du sujet, pour reprendre un vieux terme médical tombé en désuétude et auquel un grand savant français, Auguste Lumière a redonné toute sa mystérieuse valeur.

La tuberculose est vieille, je n'ose pas dire comme le monde, mais sans doute comme les premières civilisations dont elle est peut-être une conséquence.

De même que le cancer, avec lequel elle n'est pas sans analogie jusque dans les aberrations thérapeutiques commises à leur sujet par la médecine officielle, la tuberculose se développe chez des êtres, dans des races un peu évoluées, déjà sorties de leur ambiance primitive.

La grande force matérielle, à la fois divine et démoniaque, qui domine et régit le monde et qu'on appelle d'un terme très vaste masquant une ignorance profonde, la Nature possède certaines lois occultes et implacables dont elle n'admet pas volontiers la transgression.

Dès qu'une individualité ou cet agglomérat d'individus unis par les liens du sang qui sont en réalité les liens de l'hérédité et que l'on nomme une espèce ou une race, va à leur rencontre, la nature lance sur la puissance vitale de celles-ci les forces de Discension dont elle dispose.

Il est banal de signaler que plus on s'efforce de créer dans une race ce que l'on appelle le pur sang, plus cette race devient délicate, c'est-à-dire sujette à certaines maladies qui commencent par faucher les sujets les plus beaux.

Au premier rang de ces maladies apparaît la tuberculose.

Interviennent également des questions d'ambiance.

A notre époque les individus changent constamment de pays, de mode de vie, de profession, voire même de classe sociale.

Le « dépaycé », le « déraciné » s'acclimate difficilement dans son nouveau milieu, même s'il paraît avoir matériellement évolué vers le mieux être. Le paysan transplanté de la campagne vers la ville en est une preuve. A Dieu ne plaise que je critique l'urbanisme, mais il faut bien admettre, et Lumière l'a prouvé par des statistiques serrées comme toutes celles qu'il établit, que la tuberculose est aussi fréquente dans les habitations ouvrières ultra-modernes

largement aérées de la banlieue que dans les taudis nauséabonds du vieux Lyon.

Malgré la diffusion des pratiques d'hygiène, de culture physique, de vie au grand air, l'établissement des congés payés, malgré une amélioration générale des conditions de vie, la morbidité bacillaire augmente.

Je suis tenté d'attribuer cela à des perturbations organiques profondes se produisant chez des individus changeant de milieu, de mode d'existence et, partant, de mentalité.

Chez l'homme d'autrefois dont la vie se déroulait dans un cercle somme toute, assez restreint, modéré dans ses besoins comme dans ses désirs, ayant beaucoup moins de tendances à s'extérioriser brutalement avec une vie intérieure souvent plus grande, le sympathique, l'organe régulateur essentiel, celui dont la fonction est de maintenir en perpétuel équilibre tout l'être humain et d'assurer le synchronisme des mouvements dans les rouages les plus délicats et les plus mystérieux n'avait qu'un minimum de travail.

A mesure que notre existence se complique du fait d'une civilisation plus superficiellement poussée, ses tâches se multiplient et bientôt il n'y suffit plus.

La santé et le bonheur ne sont en réalité autre chose qu'une question d'équilibre.

Maladie d'ambiance, maladie de terrain, maladie de l'individu et maladie de l'espèce, la tuberculose n'aurait-elle pas à sa source un dérèglement du sympathique qui n'assure plus la synchronisation fonctionnelle des divers systèmes : nerveux, circulatoire, respiratoire, digestif, génital entraînant des perturbations profondes dans la zone endocrinienne, combien mal connue encore, dans la zone humorale où se trouve la véritable quintessence de l'Être ?

Donc, la tuberculose est une maladie générale, une maladie de terrain dans laquelle l'état tuberculeux précède l'état tuberculeux. Léon Vannier, un des grands maîtres de l'homéopathie, l'exprime excellemment dans un de ses ouvrages :

« L'état toxinique, écrit-il, précède l'apparition du microbe dans les rejets organiques. Le microbe est un signe de gravité, car pour qu'il apparaisse dans l'organisme, il faut qu'il puisse y vivre, s'y cultiver et pour cela il faut que le terrain sur lequel il se développe ait vu sa résistance progressivement diminuer sous l'influence des sécrétions toxiques, excréta et secréta microbiens. »

Encore est-il qu'à mon avis on attache à la présence du B.K. dans l'expectoration une importance beaucoup plus grande qu'elle n'a en réalité. Bien souvent les physiologues s'en servent comme d'un épouvantail pour décider à une intervention chirurgicale un malade récalcitrant. Avec un peu de patience, le bacille eût fini par disparaître et le patient eût conservé ses côtes.

Mais ceci, voyez Kipling, est une autre histoire.

Un tuberculeux guéri reste toujours un tuberculeux.

Tout l'effort thérapeutique doit tendre à agir sur son terrain afin de le maintenir réfractaire à l'impregnation toxique massive dont il demeure toujours menacé.

(1) *Le Tuberculeux et son traitement*. (Chez l'auteur, 6, rue Giré, Lyon).